Document generated on 04/24/2024 10:17 p.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Le fruit de la passion

Eric Dupont

Number 162, Summer 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/82097ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this article

Dupont, E. (2016). Le fruit de la passion. *Lettres québécoises*, (162), 15–15.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Transports par ERIC DUPONT

Le **fruit** de la passion

J'ai le bestiaire d'une autre en moi,
sa part de sable jamais oubliée, son désert
où les momies s'accouplent aux singes.

CAROLE DAVID
L'année de ma disparition
Montréal, Les Herbes rouges, coll. « Poésie », 2015,
80 p., 14,95 $ (papier), 9,99 $ (numérique).

CAROLE DAVID

Dans cet espace, je suis censé vous parler de l'actualité littéraire au Québec. Le problème, c'est que je ne fais pas beaucoup attention à ce qui se dit sur les livres, pas parce que ce n'est pas intéressant, mais parce que je ne comprends pas toujours ce que les gens disent. Par exemple, en 2004, quand j'ai publié mon premier roman, le très autobiographique *Voleurs de sucre*, une assistante à la recherche de la radio nationale en a fait un commentaire qui commençait ainsi : « Enfin, Marie-France, un roman qui ne se passe pas sur le Plateau Mont-Royal… » Je n'ai pas compris où elle voulait en venir. Mon histoire était campée dans la vallée de la Matapédia. Elle n'aurait pas pu se passer ailleurs. C'est de là que je viens. Je n'en éprouve ni fierté ni honte. L'assistante avait trouvé Amqui exotique. Quelle tête elle doit faire quand elle tombe sur des livres japonais ! Il avait fallu que l'on m'explique qu'à cette époque, les rayons des librairies québécoises étaient sursaturés de récits de ruptures amoureuses difficiles, dont le décor était obligatoirement composé d'un salon double avec briques apparentes, de boiseries limées par le temps et d'escaliers en fer forgé. Le code postal de leurs protagonistes commençait invariablement par H2. Sous ces plafonds stratosphériques, les états de cœur de la plus banale des thésardes uquamiennes prenaient des allures de roman d'apprentissage parisien. J'avoue que si un prof de cégep me brisait le cœur, je préférerais que cela se produise dans la lumière colorée des vitraux. Mais l'actualité littéraire a bien changé depuis 2004. Plus personne ne souffre d'amour sur le Plateau. Raison de plus pour camper ses romans ailleurs, dans des géographies où les débats publics s'envolent au-dessus des questions relatives au stationnement.

Même si l'on entend ces jours-ci des voix reprocher aux écrivains québécois de ne plus vouloir parler du Québec, mon intention est, encore une fois, de vous parler du Brésil. Navré, mais je n'ai pas d'autre sujet de conversation pour me rendre intéressant ces jours-ci. C'est que je suis allé me mettre le nez là-bas, sous la ligne de l'Équateur où, selon une chanson de Chico Buarque, le péché n'existe pas. Ce n'est pourtant pas l'impression que vous laissent certaines émissions d'actualités policières brésiliennes, dont la violence des topos laisse sans voix. Ma préférée est *Cidade Alerta*, une production de TV Record, chaîne de télé privée qui est parvenue à abaisser encore davantage la valeur du plus petit dénominateur commun. TVA, tu t'assois ! Tous les soirs de la semaine, un présentateur passe en revue les crimes qui ont marqué la journée dans le grand pays vert. Comme il est à Sao Paulo, la plupart des affaires concernent cette ville immense. Il est toujours question d'au moins une femme assassinée par son amant, son mari ou sa rivale. Je vous parle de ces meurtres sordides que l'on a un temps appelés « crimes passionnels ». En écumant les enregistrements de *Cidade Alerta* pendant à peine un mois, j'ai trouvé pas moins de quarante de ces fruits pourris de la passion. Pas très étonnant, le Brésil arrive au septième rang mondial pour la fréquence de cette catégorie de crimes derrière notamment le Guatemala, le Honduras et Trinidad. On estime qu'une dizaine de Brésiliennes meurent *chaque jour* de cette manière. Dans bien des cas, elles savent qu'on leur veut du mal. Chaque mort est-elle un suicide ? Les dénonciations à la police ne les protègent pas et le système judiciaire semble être du côté des tueurs. Dans bien des cas, on engage des gens pour accomplir la triste besogne. Pour 300 $ US, le tour est joué. Oh, remarquez, il y a aussi des Brésiliennes qui font tuer leur mari, mais cela est beaucoup moins fréquent. Très souvent, la victime est une fille qui est devenue enceinte au mauvais moment, que l'on soupçonne d'adultère ou qui a éconduit un prétendant. Elles appartiennent à toutes les classes sociales. Elles tombent la plupart du temps sous les balles ou sont étranglées par des bras plus forts que les leurs. Elles s'appellent Larissa, Alviana, Valdirene ou Leila. Le fœtus qu'elles portent souvent n'a pas encore de nom. L'addition de leurs assassinats, lui, pourrait porter le nom de féminicide.

Est-ce un sujet pour la littérature ?

Peut-être que oui, mais faut-il absolument qu'un gringo s'en charge ? Que vont penser mes Brésiliens, ceux qui n'étranglent personne, de ma fascination pour ces filles tombées ? J'en ai parlé avec une Québécoise qui connaît bien le Brésil. Elle y a vécu assez longtemps et même tourné des documentaires. Elle est restée impavide devant la montagne de Brésiliennes mortes que je lui ai balancées au visage. « L'endroit où la femme est à l'abri de la violence masculine n'existe pas. » C'est ce qu'elle m'a répondu. La lucidité est parfois brutale. Je parlais plutôt de la fréquence des choses, de la répétition qui les banalise. Mais arrête de regarder ces émissions débiles ! C'est peut-être ça que mes Brésiliens pacifiques me répondraient. Je ne voudrais pas, moi, que l'on se serve des participants à l'émission *L'arbitre* pour juger tout le Québec. Ce ne serait pas un portrait fidèle. Mais bordel… quand même. Dix par jour…

Et si j'avais les couilles de le faire ? Je me tournerais vers qui pour trouver les mots ? Je veux dire, pour m'éloigner de mes sœurs de l'Enfant-Jésus — trop mignonnes — et de mon Bas-du-Fleuve trop idyllique aux yeux des professeurs de littérature de McGill ? Est-ce que je saurais, moi, servir quatre mille Brésiliennes assassinées à la sauce du réalisme magique ? Pourquoi tu ne parles pas plutôt d'Amqui ? La fille de Radio-Canada avait aimé ça ! Peut-être qu'elle t'inviterait à la radio pour parler du chant du Goglu des prés ou des madames qui vendent leurs pots de confiture le long de la route 132. Peut-être même que Ricardo ferait un spécial « petite fraise » ! Là tu frapperais le gros lot du terroir, mon gros. Laisse faire ce qui se passe sous l'équateur. Ça ne t'appartient pas. Pis Chico Buarque l'a dit lui-même, c'est même pas un péché. Lui doit savoir !

Et puis après, quand la télé est éteinte, une fois que les Brésiliens se sont tus, il y a ces poèmes de Carole David censés m'apporter un réconfort. Parce que c'est ça qu'il faut que ça fasse, la littérature : réconforter et divertir. Rien d'autre. Comme dans *Cidade Alerta*, ça part plutôt raide : « Je viens de t'abattre à la sortie du motel » et ça ne s'arrange pas plus bas : « Quelqu'un me prend à la gorge, pour me monter au ciel ». Et c'est comme ça pendant un bon moment. Je me suis demandé si Carole David avait déjà visité le Brésil, si elle regardait elle aussi *Cidade Alerta*. Probablement pas. C'est là-dessus que je ne me suis pas endormi :

Aux abords des autoroutes,
les vierges suicidées dans leur armure
rejouent leur noyade, de nouvelles figures
leur sont imposées.
Je les accompagne.